CARACTÈRE DE L'HOMME ET DE LA FEMME.

La force expansive, qui prédomine dans le sexe masculin, se retrouve en plus dans tous les modes de son existence. Il l'emporte sur la femme par tout ce qui se produit au dehors, par la vigueur du corps, par la vivacité de l'esprit, par l'étendue de l'intelligence, par l'impétuosité de la volonté. L'empire de l'extérieur lui appartient ; à lui de diriger la famille et la société dans le monde ; à lui le gouvernement et l'administration ; car il est le chef-né de l'association naturelle. Sa raison aime à exercer dans les abstractions de la pensée et dans les systèmes ou les spéculations, comme son corps à se lancer dans l'espace et à s'agiter dans le monde. Sa volonté est impérieuse ; elle décide, ordonne, frappe et brise, suivant la passion du moment ; mais, comme tout ce qui est violent, elle ne dure pas la plupart du temps, et le relâchement est en raison de l'effort. Cependant la vie, qui se jette si facilement au dehors, s'affaiblit au dedans ; et c'est pourquoi les hommes ont en général moins de sensibilité, moins de délicatesse dans les choses du cœur, moins de persévérance dans les affections et dans les résolutions. Arrêtés dans leur entendement par la réflexion, vivant surtout dans la tête par la pensée, ils sont moins aptes à la vie de l'âme, au recueillement, à la piété, et il leur faut un grand travail sur eux-mêmes et de longs efforts pour rentrer au dedans, s'y rassembler et s'y fixer.

La société de la femme est utile à l'homme qu'elle adoucit et civilise. Il trouve en elle de la réceptivité, de la soumission, quelque chose d'attrayant, et de patient qui le charme, le captive, polit les aspérités de son esprit et règle sa volonté vagabonne. Il importe qeaucoup à la civilisation que les femmes aient de l'influence dans la société, et c'est dans les pays où cette influence a le plus de puissance qu'il y a plus de bienveillance, plus de moralité, plus de religion, en un mot plus d'humanité. Les hommes, qui vivent continuellement entre eux, restent rudes, grossiers, durs, toujours prêts à se heurter ou à se combattre. Sa femme les calme, les maintient, les discipline. La force morale de la douceur et de la beauté domine la force brutale du corps, amollit la roideur de la raison ; elle les apprivoise, pour ainsi dire, par la résistance passive qu'elle leur oppose, qui use la violence, et surtout par cet empire mystérieux que la femme prend à la longue sur l'homme par la grâce, par l'affection, par sa faiblesse même.

Sa patience est son bouclier vis-à-vis de l'homme dont la volonté impétueuse éclate et passe comme un torrent. Elle le sait par instinct ou par réflexion ; elle en profite et parfois en abuse. Du reste, sa résignation et sa persévérance mettent de la suite, de la solidité et de l'espoir dans les affaires de la communauté. Autant elle est peu propre au gouvernement du dehors, autant elle est apte à la direction du dedans. L'homme commande à l'extérieur, et elle le dirige sans qu'il le sage, en lui faisant vouloir ce qu'elle veut, en lui persuadant ce qu'il doit faire. Le faible mène souvent le fort, et l'homme, le dominateur du monde, est la plupart du temps l'instrument de la femme, qui lui est soumise.

Par sa passivité la femme est aussi plus capable de supporter la souffrance et surtout la douleur longue et tenance. En général, dans les maladies comme dans le malheur, elle montre plus d'égalité d'âme que l'homme et trouve plus de ressources. Elle devient vraiment dans ses cas, comme dit la Genèse, l'aide de son époux, qu'elle soutient et relève de sa parole et de son exemple par un dévouement sans relâche et sans bornes.

Ce retour au dedans, qui la caractérise, lui donne plus d'aptitude à la vie intérieure, plus de goût pour la piété, plus de disposition à la vie religieuse. Autant l'homme la dépasse par la spéculation de la science et la vigueur de la raison, autant elle l'emporte par la tendresse du cœur et la profondeur du sentiment. Tout tourne en pensée et en connaissance dans les hommes ; tout se ramène à l'affection, à l'amour chez les femmes. C'est dans leur âme que se réfugie la foi pendant les mauvais jours. Elle s'y conserve comme le feu sacré dans le sanctuaire, d'où il rayonne mystérieusement ou avec éclat suivant les circonstances.

Cependant l'attraction a son excès : la concentration. La femme y est plus portée par sa nature. C'est un centre ardent, qui attire tout à lui, et cela par instinct, sans qu'elle le sache, ou avec ruse, sans qu'il y paraisse, parce qu'elle est faible. De là sa coquetterie innée, qui est sous une forme ou sous une autre, le désir d'occuper d'elle à l'exclusion de tout le reste. Quand la femme est méchante, elle l'est plus que l'homme, parce qu'elle attire et absorbe plus ptofondément le mal. Mais si elle est bonne, elle l'est éminemment parce qu'elle se donne sans réserve au bien, dont elle devient l'instrument le plus efficace.

NESTOR.

(À SUIVRE.)

LE MAUVAIS CONVIVE.

Il régnait une grande inquiétude à la cour et dans tout le royaume parce que le fils du roi, depuis quatre jours, n'avait pris aucune nourriture. S'il avait eu la fièvre ou quelque autre maladie, on n'eût pas été surpris de ce jeûne prolongé ; mais les médecins s'accordaient à dire que le prince, n'eût été la grande faiblesse que lui causait son abstinence, se serait porté aussi bien que possible. Pourquoi donc se privait-il ainsi ? Il n'était pas question d'autre chose parmi les courtisans, et même parmi les gens du commun ; au lieu de se souhaiter le bonjour, on s'abordait en disant : " A-t-il mangé ce matin ?" Et personne n'était aussi anxieux que le roi lui-même. Ce n'était pas qu'il eût une grande affection pour son fils ; ce jeune homme lui donnait toutes sortes de mécontentements ; bien qu'il eût seize ans déjà, il montrait la plus grande aversion pour la politique et pour le métier des armes ; lorsqu'il assistait au conseil des ministres, il bâillait pendant les plus beaux discours d'une façon très malséante, et une fois, chargé d'aller, à la tête d'une petite armée, châtier un gros de rebelles, il était revenu avant le soir, son épée enguirlandée de volubilis et ses soldats les mains pleines de violettes et d'églantines ; donnant pour raison qu'il avait trouvé sur son chemin une forêt printanière, tout à fait jolie à voir, et qu'il est beaucoup plus amusant de cueillir des fleurs que de tuer des hommes. Il aimait à se promener seul sous les arbres du parcs royal, se plaisait à écouter le chant des rossignols quand la lune se lève ; les rares personnes qu'il laissait entrer dans ses appartements racontaient qu'on y voyait des livres épars sur les tapis, des instruments de musique, guzlas, psalterions, mandores ; et, la nuit, accoudé au balcon, il passait de longues heures à considérer, les yeux mouillés de larmes, les petites étoiles lointaines du ciel ! Si vous ajoutez à cela qu'il était pâle et frêle comme une jeune fille, et, qu'au lieu de vêtir les chevaleresques armures, il s'habillait volontiers de claires étoffes de soie où se mire le jour, vous vous expliquerez que le roi fût fort penaud d'avoir un tel fils. Mais, comme le jeune prince était le seul héritier de la couronne, son salut était utile au bien de l'Etat. Aussi ne manqua-t-on point de faire, pour le résoudre à ne pas se laisser mourir de faim, tout ce qu'il fût possible d'imaginer. On le pria on le supplia ; il hochait la tête sans répondre. On fit apprêter par des cuisiniers sans pareils les poissons les plus appétissants, les plus savoureuses viandes, les primeurs les plus délicates ; saumons, truites, brochets, cuissots de chevreuil, pattes d'ours, hures de marcassins nouveaunés, lièvres, faisans, coqs de bruyère, cailles, bécasses, râles de rivière, chargeaient sa table à toute heure de servie, et il montait, de vingt assiettes, une bonne odeur de fraîche verduresse. Mais le jeune prince faisait signe qu'il n'avait pas faim, et, après un geste d'ennui, il retombait dans une rêverie.

*
* *

Les choses en étaient là, et le roi se désolait de plus en plus lorsque l'enfant, exténué, se se soutenant à peine et plus blanc que les lys, lui demanda la permission d'aller chez les fées.

Elles l'accueillirent fort bien, non point parce qu'il était le fils d'un puissant monarque, mais parce qu'il se plaisait à écouter le chant des rossignolsquand la lune se lève et à regarder, accoudé au balcon, les lointaines étoiles. On donna une fête en son honneur, dans une vastes alle aux murs de marbre rose, qu'éclairaient des lustres en diamant ; les plus belles des fées, pour le plaisir de ses yeux, dansaient en rond, se tenant par la main, laissant traîner des écharpes. Il éprouvait une joie si grande, malgré de cruels tiraillements d'estomac, qu'il eût voulu que les danses durassent toujours. Cependant il devenait de plus en plus faible, et il comprit qu'il ne tarderait pas à mourir s'il ne prenait point quelque nourriture. Il avoua à l'une des fées l'état où il se trouvait, osa même lui demander à quelle heure on souperait. "Eh ! quand il vous plaira !" dit-elle. Elle donna un ordre, et voici qu'un petit page, qui était un gnome, apporta au prince, pour potage, une goutte de rosée sur une feuille d'acacia. Ah ! l'excellent potage ! Le convié des fées déclara qu'on ne saurait rien imaginer de meilleur. On lui offrit ensuite pour rôti une aile de papillon dorée à un rayon de soleil,—une épine d'aubépin avait servi de broche,—et il la mangea d'une seule bouchée, avec délice. Mais ce qui le charma surtout, ce fut le dessert la trace d'un baiser d'abeille sur un pétale de rose ! " Eh ! bien, dit la fée, avez-vous bien soupé, mon enfant ?" Il fit signe que oui, extasié, mais, en même temps, il pencha la tête et mourut d'inanition. C'est qu'il était un de ces pauvres êtres,—tels sont les poètes ici-bas,—trop purs, et pas assez, trop divins pour partager les festins des hommes, trop humains pour souper chez les fées.

CATULE MENDÈS.

PETIT BOUQUET.

Tu m'arrives, tout parfumé,
D'un autre sol que je vénère.
Ami, qui t'a donc exhumé
De l'oubli : sombre cimetière ?

Mais, non ! l'oubli n'a pas sur toi
Jeté déjà son triste voile ;
Non, puisque tu reviens à moi
Me souriant comme une étoile.

Tu me reviens, dans un baiser,
Dire tout bas : Soyez fidèle !
Et déjà tu veux me laisser
Pour t'envoler là-bas, près d'elle ?

Si tu n'allais pas revenir
Toi qui vins m'apporter la joie ?...
Oh ! non, tu ne saurais mentir
A l'amour chaste qui t'envoie.

Je ne veux pas te retenir
Petit messager d'allégresse.
Va, porte lui mon souvenir,
Dis lui bien toute ma tendresse.

Reviens vers moi quelque bon jour,
Ayant accompli ton message.
Fidèle, attendant ton retour,
D'ici là, crois, je serai sage.

C. A. GAUVREAU.

Isle-Verte, décembre 1884.